

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 146 (2014)
Heft: 3-4: Pierre Thévenaz (1913-1955) : "Penser sans absolu" : après le centenaire de sa naissance

Artikel: Le bonheur selon Kant : notes pour une intervention au colloque de Royaumont 1949
Autor: Thévenaz, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-583840>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 24.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE BONHEUR SELON KANT

Notes pour une intervention au colloque de Royaumont 1949¹

PIERRE THÉVENAZ

Il me faut commencer par avouer qu'à la différence des orateurs précédents, je ne suis nullement spécialiste du sujet que je traite.

Le tournant kantien a quelque chose de troublant : une crise du bonheur, qui est significative pour nous aujourd'hui. Ce n'est pas un moment isolé : pour le dire en gros, la philosophie morale se détourne de plus en plus du bonheur, alors qu'il y a recherche avide d'un bonheur. Il faudrait faire l'exégèse du lien qui unit à la crise kantienne des philosophes tels que Kierkegaard, Nietzsche, Marcel, Sartre d'une part, et les poètes maudits et les romanciers maudits comme Kafka d'autre part. Mon propos n'est pas de proposer une exégèse de Kant, mais de soumettre quelques réflexions à *propos* du tournant kantien.

À maintes reprises [dans ce colloque], hier notamment, l'idée apparaît que le bonheur serait un accord avec le monde, la nature, ou un accord avec soi-même – à quoi s'opposerait le malheur de fait, condition de l'homme en désaccord, en *aliénation*. C'est la conception antique : elle veut désaliéner l'homme, rétablir l'accord rompu, redonner à l'homme la possession de soi-même, l'*autarkeia*, l'accord ou harmonie intérieure, ou la conscience de lui-même. La question est le rapport de la conscience de soi et de l'aliénation. À grands traits, l'accord avec le monde constitue la toile de fond, sur laquelle se détache l'accord avec soi-même. Cette intégration cosmique est le support de toutes les morales antiques et médiévales. Et c'est justement cette intégration que Kant a rompue (est-ce définitivement ?).

Mais en fait, ce qui est premier, c'est tout de même l'accord avec soi-même ou, de façon plus générale, la conscience de soi, qui est la réalisation même de cet accord. C'est à Socrate que nous devons cela : *gnothi seauton* signifie «sois conscient de toi, en accord avec toi-même». C'est le vrai point de départ de toute la réflexion occidentale sur la morale et le bonheur. Et il n'implique pas un accord avec le monde. À cet égard, Socrate – bien que dans un tout autre contexte – préfigure la rupture kantienne. En faisant redescendre la philosophie du ciel sur la terre, il pose le problème du bonheur en-dehors de l'intégration au cosmos, uniquement sur le plan de l'accord avec soi-même, et subsidiairement

¹ NdE : Retranscription des huit feuillets de notes préparées pour une intervention en partie improvisée lors du colloque, auxquels sont joints sept feuillets de notes préparatoires et des notes reflétant d'autres interventions.

sur le plan de l'accord avec la cité. Ni Platon, ni Aristote, ni les stoïciens ne le suivront.

Mais si, pour prendre la chose par un autre bout, nous posons la question : «*Qu'est-ce qui nous aliène ? Qu'est-ce qui crée en nous une discordance et compromet notre bonheur ?*», alors Socrate s'oppose à Kant en estimant que c'est l'ignorance *de soi* qui nous aliène et compromet notre bonheur : croire savoir, alors que nous ignorons, voilà qui nous sépare de nous-mêmes et du bonheur. La conscience de soi est coïncidence avec sa vie.

Platon modifie cette vision : pour lui il y a une perspective cosmique, un ordre, contemplé avant notre naissance. Qu'est-ce alors qui nous aliène et empêche l'accord ou la conscience de soi ? – L'*oubli métaphysique*, qui s'intercale entre chacune des existences (le bonheur est un paradis perdu, oublié du fait de la métempychose). Le malheur vient d'un défaut d'attention, d'une distraction. Rétablir l'accord, c'est le fait de la réminiscence qui surmonte l'oubli. Mais ce rétablissement n'est pas entièrement (*cf.* le mythe d'Er possible : notre vie ne nous appartient pas entièrement).

Venons-en à la *rupture kantienne*.

Sa «révolution copernicienne», qui fonde les lois de la nature sur le sujet, semblerait faciliter l'accord avec le monde, mais en fait elle brise les liens entre l'homme et la nature, entre la morale et la science, parce qu'elle entraîne la scission entre phénomène et chose en soi. Si ce sont les phénomènes que l'on connaît, cela consacre un désaccord avec le monde réel. Le monde connu s'intègre à l'homme, mais le monde réel lui échappe irrémédiablement. L'homme est aliéné du monde dans la mesure même où il le connaît. De même pour l'accord avec soi : l'homme est aliéné de lui-même. La science, en se fondant, brise tout appui de la morale sur le monde. La morale devient autonome, contre nature.

La nature nous aliène. Le bonheur ne peut plus reposer que sur un autre accord avec soi : un accord non pas à retrouver, mais à faire. Le bonheur est renvoyé dans l'avenir ; mais, irréalisable, il laisse un désaccord. Le devoir reste coupé de la nature et coupé du bonheur : l'accord avec soi (ou la conscience de soi) repose sur le devoir, sur la liberté, mais sans être ni fondé sur la nature, ni lié au bonheur. La dissociation phénomène/noumène (sensible/intelligible) sans abandon de la chose en soi conduit Kant sur le plan des antinomies. On s'aperçoit que l'accord avec soi (ou la conscience de soi) est lui aussi antinomique : notre vie ne nous appartient pas entièrement.

C'est le point crucial de l'anthropo(cosmo)logie kantienne : entendement (*Verstand*) et raison (*Vernunft*) interfèrent, aucune réconciliation n'est possible. Tout le kantisme joue sur cette limite.

En tant que connaissance de soi, la conscience de soi est *dans le temps*, phénoménale (relevant du *Verstand*), soumise au déterminisme causal. Elle est donc aliénée. En tant que conscience de soi, elle est conscience de liberté et de devoir, nouménale et intelligible (relevant de la *Vernunft*), accord avec soi, mais jamais donné comme un fait [mot incertain, nde]. Kant, philosophe des antinomies, ne peut jouer la carte de la destinée humaine ni pour l'intelligible

ni pour le sensible, et il ne peut consommer non plus leur réconciliation, ce qui serait le bonheur, comme il nous le dit.

Car – chose curieuse – Kant conserve la définition antique du bonheur comme accord avec la nature et accord avec soi ; mais, en même temps, en assignant des limites infranchissables à la connaissance, il s'empêche de faire du bonheur l'usage qu'en faisait l'eudémonisme.

– Ou bien on reste en deçà (côté phénomènes), et il n'y a plus d'accord avec la nature (ou alors accord en un sens tout nouveau comme accord avec la nature *connue*).

– Ou bien on se situe au-delà, et il y a accord avec soi et conscience du devoir, contre nature et sans bonheur.

La réconciliation n'est jamais réalisée dans cette vie, le bonheur n'est jamais donné, mais postulé, espéré, comme une grâce par surcroît.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'en reconnaissant lucidement ces antinomies de la raison théorique et pratique, Kant *consacre l'aliénation fondamentale de l'homme* dans cette vie ? Mais comme sa révolution copernicienne ne porte pas ses effets jusque sur la notion du bonheur, qui reste antique (et eudémoniste malgré sa critique), il n'est pas étonnant qu'il en vienne à expulser le bonheur de la vie morale et qu'il le transmue en pure expérience religieuse. L'accord véritable est renvoyé dans l'au-delà.

Mais alors, pour cette vie-ci, que mettre à la place du bonheur ? Kant répond : l'obéissance à la loi morale, la conscience du devoir accompli – appelons-la par son nom : la bonne conscience ! L'accord avec soi se recolle : c'est pour ici-bas la bonne conscience, pour l'au-delà le bonheur espéré.

Il ne serait pas très exact de dire que la dignité est un substitut du bonheur. Kant nous fait plutôt passer du bonheur inaccessible à la conscience (la bonne conscience) de ne pouvoir l'atteindre.

Il y aurait ici à réfléchir sur ce fait troublant que Kant, en affirmant hautement les *limites* de l'esprit humain, n'aboutit nullement à soumettre l'homme à une transcendance ni à l'humilier. Au contraire, les limites sont une puissance d'exaltation de l'humain ; elles conduisent à une apothéose de l'humain. Pour cette vie-ci, la conscience des limites conduit à renforcer l'en-deçà (théorique et pratique) des limites plutôt qu'à nous ouvrir à l'au-delà. C'est une apothéose de l'humain sans bonheur, malgré l'accent mis sur l'espoir : un optimisme désespéré, désabusé.

*

Qu'est-ce que Kant a à nous dire ?

1) Que nous ne sommes pas les artisans de notre bonheur ! Le bonheur n'est pas une fin concrète assignable à notre activité, à notre vie, servant de mobile à nos actes. Le bonheur est totalement hors de notre prise.

2) Qu'il y a discontinuité entre notre action et notre bonheur ! C'est une rupture extrêmement grave, dont on pourrait poursuivre les effets jusqu'à nos jours : attitudes romantiques, désespoir. Kant a préféré garder la notion de bonheur comme accord et la renvoyer dans l'au-delà, la couper de notre vie.

Mais il y aurait l'autre solution, à laquelle toute la morale de Kant nous invite : le bonheur n'est pas un accord, n'est pas une désaliénation à tout prix ou en tout cas pas la désaliénation que nous croyons devoir accomplir, et de ce fait il pourrait être réintégré à notre vie présente.

3) Kant nous permettrait ainsi, malgré lui, de poser la question décisive – excusez la manière abrupte dont je la pose : ne serait-ce pas précisément la notion d'un bonheur comme accord avec soi et avec le monde qui serait l'aliénation fondamentale ? Donc, ne faut-il pas soumettre la notion de bonheur elle aussi à la révolution copernicienne, et du même coup la notion d'aliénation, celle d'accord avec soi et celle de conscience de soi ?

Et nous dirions alors : la seule aliénation serait de nous imaginer que nous avons à conquérir le bonheur et de croire que nous pouvons coïncider avec notre vie. Ne faut-il pas voir un sûr indice que nous errons – et que nous sommes à côté de la question – dans le fait que nous ne savons pas *ce* que nous devons chercher ni très bien *où* nous devons le chercher ?

En fait, c'est bien le christianisme, je pense, qui nous délivre de l'aliénation fondamentale de l'eudémonisme. Et Kant sur ce point s'est arrêté à mi-chemin. Le bonheur, nous dit le christianisme, n'est ni une fin, ni une récompense ni une chimère. Il est là, déjà là, tout a déjà été accompli. Le bonheur n'est pas une grâce que nous ayons à attendre pour l'au-delà : cette grâce est antérieure à notre vie, sur la Croix. De ce bonheur, nous ne disposons pas, il ne dépend pas de nous, et pourtant il est ce qui fait la synthèse des extases temporelles. Il a déjà été donné à l'humanité, il est déjà là présent, mais il est promesse, espoir eschatologique. C'est parce qu'il est déjà là qu'il n'est pas vain de l'espérer.

Nous retrouvons Platon, mais pas l'oubli : une désobéissance qui plonge plus profond dans l'ontologique, le péché. Le christianisme nous propose une conscience de soi qui n'est pas accord, autonomie, *autarkeia* ; car nous ne pouvons saisir ce bonheur présent que dans la conscience de ce qui nous en sépare, dans la conscience de la grâce qui est conscience du péché, «mauvaise» conscience. Il faut cette brisure de notre *autarkeia* pour que nous retrouvions le bonheur : c'est à travers l'aliénation apparente *et* réelle de la foi – du choc que nous ressentons devant la Croix – que s'entrevoit sur un plan eschatologique un nouvel, un tout autre accord avec soi.

Vous entrevoyez en quel sens ces réflexions prolongent le kantisme et tendraient à le renverser tout à la fois, à en prendre le contre-pied.